

La portée écologique du motif des nuages dans *Art Poétique* et *Etier*

Gwenola Caradec

Les nuages sont un leitmotiv intrigant chez Guillevic. S'ils n'y sont pas omniprésents, on les voit régulièrement « passer » (AP, 240). Ils suscitent paradoxalement souvent un arrêt sur image, tant temporel que spatial, qui à son tour invite une réflexion sur le rapport du poète au monde. Les nuages ont en effet non seulement la particularité de se situer au carrefour de l'espace et du temps, mais ils ont aussi le potentiel de nous faire reconsidérer ces deux notions. Nous verrons d'abord de quelles façons les nuages de Guillevic redessinent les contours d'un espace et d'un temps souvent perçus comme figés pour les entremêler et les rendre inextricables et vivants, au point que les nuages semblent incarner le concept d'événement de Deleuze. Ils nous sensibilisent ainsi sur un temps plus ouvert que celui du chronos : celui de l'aïôn. Or cette redéfinition du temps vaut également pour l'espace qui, par ces amas en mouvement, reprend vie. Dans un second temps, nous considérerons comment s'articule le rapport entre la réalité physique du nuage et celle, textuelle, du poème. Que deviennent, une fois mis en mots, ces « autre[s] » temps et espaces et que permet la forme poétique? Enfin, nous entreverrons certaines des conséquences écologiques de la reconfiguration guillevicienne de l'espace et du temps à travers ce motif. L'échange qu'elle permet ne nous incite-il pas à nous sentir plus liés et donc plus responsables du non-humain qui nous entoure ?

Tout d'abord, en quoi les allusions aux nuages nous permettent-elles de revoir les notions de temps et d'espace conventionnelles ? Comme le

suggère la géographe Doreen Massey, ces deux concepts ont historiquement été conçus comme deux domaines quasi hermétiques l'un à l'autre. Dans l'un de ses articles¹, elle parcourt l'évolution des deux notions et souligne l'impact de Bergson sur la scission entre « temps » et « espace ». Selon Massey, en se focalisant sur le temps et en l'analysant sous l'angle de la métaphysique, Bergson a contribué à reléguer l'espace à la fois au second plan et au domaine scientifique (où l'espace serait perçu comme une surface plane). Ce déni de l'espace en philosophie aurait amené à une perception de ce dernier comme statique et découpable en zones distinctes, un traitement qu'elle contraste avec celui, bien plus dynamique, que Bergson réserve au temps. Massey suggère que temps et espace devraient au contraire être considérés ensemble, simultanément et solidairement, comme un « espace-temps ». Loin de complètement critiquer Bergson, Massey insiste malgré tout sur la richesse de son concept du temps, repris par Deleuze, et elle propose justement de percevoir l'espace de la même façon que Deleuze traite le temps : c'est-à-dire comme multiple et permettant une coexistence ouverte sur l'avenir.

Or c'est précisément ce qui est à l'œuvre dans la poésie de Guillevic, notamment à travers les nuages, car ils incarnent en quelque sorte cet « espace-temps » où temps et espace sont intrinsèquement liés. Le nuage constitue à la fois un espace (une forme qui lui est propre) et un temps, comme l'exprime le poème *De l'hiver* : « En somme tout ce gris/ Au long cours dans l'hiver// Doit dépenser son temps/ A se trouver des formes » (E, 150). De plus, au lieu de relever d'un temps fixe, celui du chronos, les nuages se prêtent au temps de l'« aïôn illimité, devenir qui se divise à l'infini en passé et en futur, toujours esquivant le présent »². Ils correspondent à un temps ouvert, forant une brèche dans la temporalité habituelle puisqu'ils ne sont pas soumis au temps du chronos mais régis au contraire par le temps de vie de l'aïôn où « [t]u es comme vapeur/ Qui devient eau/ Se refait vapeur » (AP, 261). Ce temps est d'ordre cyclique et rejoint d'ailleurs une remarque faite par Deleuze en citant Péguy sur le procédé de cristallisation propre à l'événement tout comme au nuage : « il y a des points critiques de l'événement comme il y a des points critiques de température, des points de fusion, de congélation, d'ébullition, de condensation ; de coagulation, de cristallisation » (LS, 68). Si le temps du nuage dépasse donc le chronos et devient plus flexible, plus malléable, il

en va de même chez Guillevic avec l'espace : au lieu de présenter des frontières opaques, il est dynamique et permet, suscite même, un « lien », invite à « réunir » (AP, 150), à faire que « [j]e monte vers eux/ et vais vers eux [les nuages] » (AP, 261). Toutes les prépositions (« vers, avec, en » suivies du pronom « eux ») suggèrent un mouvement quasi fusionnel engendrant un espace extensif et muable, accueillant le « je » du poète et les nuages. Au lieu de définir l'espace comme une boîte imposée sur le monde et peuplée d'entités, ce sont au contraire les entités qui l'habitent et le définissent, le rendant multiple et toujours changeant³.

Ainsi les concepts normatifs de l'espace et du temps sont-ils remis en cause. Guillevic met à mal le « complot du poids et du temps » (AP, 261). Dans un geste similaire à celui de Massey cherchant à raviver l'espace⁴ il nous invite à reconsidérer le « mot/ venus de vous [ceux de la terre] : l'espace. » (E, 37). Autrement dit, le poète critique notre tendance à imposer sur la réalité des mots ou notions la vidant de son potentiel, car la réduisant à des concepts « vacant[s] de définition ». L'un des meilleurs exemples en est le poème « Le ciel » d'Etier où ce dernier s'adresse au « vous » des hommes pour leur rappeler que « [c]'est vous qui m'inventez » (E, 35) et que « [s]ur cet écran / Vous projetez le creux, // Comme s'il ne venait pas / De vous, mais de moi » (E, 37). Le poète démasque le procédé langagier habituel et relève les enjeux impliqués par l'acte de conceptualiser et de nommer ce qui nous entoure afin de faire ressurgir, de réveiller une réalité plus crue, libérée de concepts plaqués sur le réel. Y parvient-il et si oui comment ?

C'est d'abord bien sûr par le langage que Guillevic nous offre une autre façon d'appréhender le temps et l'espace. La réflexion sur les mots y est centrale et l'accent est mis sur leur orchestration poétique (d'emblée mise en relief par le titre du recueil, « Art poétique »). Poème et nuage sont d'ailleurs mis en parallèle au niveau de leur matérialité même puisque l'un comme l'autre s'escriment à trouver une forme composée d'un amalgame de blanc et de noir. Ainsi, « [d]ans le nuage// La transparence de l'eau/ Celle de la lumière// Deviennent du blanc/ Qui tend au noir » (E, 75). Tout comme le noir de l'encre et des mots sillonnent la page blanche, l'eau des nuages est un potentiel de noir, toujours menaçant et en mouvement. Le poème jouit de ce même potentiel de « contenant » (« Le poème : // Un contenant / Qui retrouve sa forme// Au fur et à mesure qu'il

s'y remplit. » AP, 263), mais, bien que façonné de mots figés sur la page, il peut être dépassé par quelque chose de plus vaste et « [ê]tre/A longueur de temps // Un poème exponentiel » (AP, 262). Or cette matérialité quasi physique du poème (AP, 261) le rend lui-même, comme le nuage (ou plus précisément comme la rencontre avec le poème ou le nuage), « événement » au sens deleuzien : tous deux permettent en effet d'accéder à un temps privilégié, à un « devenir » car ils changent constamment et portent en leur présent à la fois leur passé et leur futur. Ils sont ouverts aussi bien temporellement que spatialement («Le poème est là/ Où celui qui s'y love/ En arrive presque// A toucher l'espace. » (AP, 270) et « Le nuage/ Est un compromis/ Qui vous échappera.// Dans le présent / il vous reçoit. » E, 74). Poème comme nuage impliquent donc un espace et un temps élastiques, indissociables de leur forme.

A ce titre, le poème d'*Art Poétique*, « Lorsque j'écris nuage » (AP, 150) est clé car il oppose une structure narrative à une structure poétique : « le poème » sied mieux que le « roman » à transcrire « le lien » tissé entre le « je » et le « nuage » car la forme cyclique du poème permet de ne jamais clore « l'histoire ». Alors que le roman lui imposerait un début, un déroulement et une fin, le poème la sacre hors du temps, invite à la célébrer à l'infini. Plus on s'y attarde, plus on « s'y love » (AP, 270), plus on a de chance de revivre, parfois même « plus intensément » (AP, 200) la rencontre. Il s'agit donc de se prêter, en tant que poète ou lecteur, au mouvement du poème, non pas pour « louer » ou pour atteindre « la nue » (AP, 185) romantique par exemple, mais pour tenter un rapprochement de l'ordre de la « caresse » (AP, 183).

L'écriture de Guillevic est donc une écriture de l'« avec », elle invite un échange, un rapprochement, ce que les pronoms et l'adresse révèlent dans nombre de ses poèmes (« qu'entre nous deux/ ce tissent un lien » (AP, 150) ; « Tu la cajoleras,/Te feras cajoler par elle » (AP, 183) ; « Pendant qu'en lui tu plonges » (AP, 261) pour n'en citer que quelques-uns). Le poème est propice à une rencontre, entre poète et lecteur, poète et nuages, ou entre éléments et lecteur. Le temps et l'espace ne sont alors plus des concepts abstraits, mais des réalités bien plus concrètes et palpables, émanant du poème, si bien que l'on peut presque « toucher l'espace ». (AP, 270) Une question corolaire à cette observation est par contre celle de la référentialité : si le poème offre sa propre temporalité et

spatialité, cela importe-t-il au-delà d'une représentation linguistique ? Est-ce que le poème peut avoir des répercussions extralinguistiques, c'est-à-dire appeler à transformer notre relation au monde ?

Guillevic répond affirmativement à cette question, notamment dans l'un de ses poèmes puisque, si le mouvement de ce dernier le fait certes « plane[r] un court moment », c'est « avant d'aller rejoindre/ La profondeur terrestre » (AP, 185). Le poème n'est donc pas une échappatoire à la réalité : il y est lié (comme nous avons pu le constater dans la correspondance nuage- poème). Toutefois son atout est bien moins d'être mimétique que de proposer un autre agencement, à travers les mots, de la réalité extérieure. Hypothétique, il permet par exemple d'imaginer un dialogue avec les éléments et par là même de mettre à jour les carcans conceptuels où nous emprisonnons des entités constituant l'espace, tel le ciel. Son monologue, « Je ne suis pas. // Je ne suis que par vous, / Pour vous, / Ceux de la terre.// C'est vous qui m'inventez » (E,35) rend par exemple éclatantes les conséquences de nommer quelque chose et de le conceptualiser. En donnant une voix au ciel, Guillevic démasque l'imposture.

De plus, et surtout, ce procédé permet un décentrement : l'adresse est renversée puisque le « je » n'est plus celui du poète, mais celui d'une entité non-humaine interpellant l'humain et lui rappelant que ce dernier lui prête « visage/ Et parole » (E, 35). Ce mouvement est similaire à celui du poème que nous évoquions (AP, 150) qui instaurait un statut égalitaire entre le « je » (humain du poète) et le « nuage ». Dans les deux cas, une rencontre a lieu entre l'humain et « la chose » évoquée dans le poème suivant. Guillevic nous propose ici comme un mode d'emploi pour un échange fructueux :

Tu ne feras pas l'éloge.

Louanger, c'est t'écarter,
Te séparer
De ce que tu louanges.

Car on ne louange pas du dedans,
Mais assurément du dehors.

Tu te tairas, parleras
Avec une chose

Ou avec son absence, (...) (AP, 183).

Cependant, si la première strophe est catégorique (ne pas louer), le reste du poème n'impose qu'une contrainte : être « dedans », « avec une chose », c'est-à-dire partager un même espace, en silence ou non. Ce qui compte est donc la cohabitation, la propension au partage.

Bien des poèmes de Guillevic proposent ainsi une rencontre avec le non-humain dont le modèle est ici le nuage. Qui dit rencontre, face à face entre deux êtres humains dit aussi respect et responsabilité envers l'autre comme l'a démontré Levinas. S'il n'en va pas tout à fait de même dans le cas d'humain- non-humain, la confrontation est toutefois porteuse, car elle permet, à travers l'espace du poème d'en faire un lieu d'interrogation, d'instabilité et de remise en question. Cela ne veut pas dire que l'on puisse trouver dans le nuage par exemple un reflet de soi ou trop attendre de ces entités, car « Ni ciel, ni nuages, / Ni pierres, ni feuilles, / Même le vent, / Ne savent rien de ton histoire/ Quand tu interrogues » (E, 91). Pour autant la rencontre avec le nuage et la reconfiguration du temps et de l'espace qu'elle engendre (en tant que telle et une fois mise en mots) stimule une appréhension nouvelle de soi et de son appartenance au monde : l'espace est devenu plus malléable et peut être réveillé au gré des rencontres, tandis que le temps, au lieu d'être uniquement subi comme le chronos, ouvre sur l'aiôn, bien plus souple. Il se pourrait alors qu'il ne tienne qu'à nous d'être à l'affût de ce genre de temps, car « Il [doit] y avoir quelque part/ Du temps qui souffr[e]// Des mares de temps/ inemployées » (E, 95).

Ainsi le « nuage » chez Guillevic est-il une de ces « choses/ [qui] (...) qualifient le monde » :

Tant de choses
Dans le monde.

Ton envie
De tout posséder.

Alors tu prends
Une chose ou plusieurs,

Tu ne les choisis pas
Mais elles s'imposent,

Et parfois ca te réussit :
Ces choses
Te qualifient le monde. (AP, 239)

Il y réussit, car il permet de questionner le rapport entre réel et mots et en particulier mots poétiques. Le poème reconfigure l'espace-temps, le rend moins rigide puisqu'il est sans cesse bousculé par son agencement interne toujours mouvant. Or la « cristallisation » de l'événement captée par le poème nous dépasse à son tour : une fois ressorti de son immersion (AP, 261) poétique, le lecteur s'aperçoit qu'y plonger nous a rendu plus réceptifs à la Vie, spatialement comme temporellement. Le modèle prôné est alors une ouverture au monde, sous le mode d'une « caresse » respectueuse.

Notes

¹ Doreen Massey, « Space-time, “Science” and the Relationship between Physical Geography and Human Geography », *Transactions of the Institute of British Geographers* 3 (1999): 261-276.

² Gilles Deleuze, *La Logique du sens*, Paris, Editions de Minuit, 1969, 14.

³ Comme le remarque Massey, “space and time are dimensions that are defined by the entities that inhabit them and not vice-versa.” *Op. cit.*, 262.

⁴ Massey résume ainsi l’inégal traitement de l’espace (lésé) et du temps (privilegié) à travers leur conceptualisation: “One, among many, of the ways to approach landscape is through concepts of space and time. Hegemonic conceptualizations of time understand it as the ineffable dimension of change, as internal to things and as intangible. In a kind of philosophical ‘response’, space has frequently come to be defined as time’s opposite (and indeed one of the problems in the conceptualization of space has been this manner of understanding space as a kind of residual category, as what time is not). It is thus that we have space as the material world, as the given, as the great out there. It is in this guise that it becomes so frequently elided with land and landscape (space as something we travel across). In such imaginaries, both space and landscape take the form of surfaces. For a whole host of reasons this is problematical (see Massey, 2005). Rather, (...) space and landscape could be imagined as provisionally intertwined simultaneities of ongoing, unfinished, stories.” («Landscape as a Provocation: Reflections on Moving Mountains», *Journal of Material Culture* (2006): 46